MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE.

PARTIE HISTORIQUE.

ÉLOGE DE M. A. RICHARD,

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE ANNUELLE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE DU 11 DÉCEMBRE 1860,

PAR

M. FRÉDÉRIC DUBOIS (D'AMIENS),

Secrétaire perpétuel de l'Académie impériale de médecine.

MESSIEURS,

Appelé par votre confiance à l'insigne honneur d'être votre interprète auprès du public, et particulièrement chargé de retracer la vie des hommes qui se sont illustrés dans l'exercice de notre art, j'ai souvent éprouvé un vif regret, celui de n'avoir guère à mettre sous vos yeux que de sombres tableaux, quelquefois même des scènes douloureuses.

Tantôt, en effet, c'étaient de hardies et savantes opérations que le génie d'un grand chirurgien venait en quelque sorte d'improviser, qui étaient exécutées avec la plus rare habileté et supportées avec le plus admirable courage; tantôt c'étaient de graves et périlleuses extirpations

d'organes que personne, jusque-là, n'avait osé tenter; tantôt enfin c'étaient d'ingénieuses, mais cruelles expériences répétées coup sur coup sur de pauvres animaux vivants.

Mais aujourd'hui, messieurs, je me sens heureux de pouvoir faire en quelque sorte diversion à ces tristes récits. Je vais cette fois vous entretenir de la plus enchanteresse des sciences et du plus aimable des hommes; j'aurai bien encore à vous conduire dans un amphithéâtre, mais que ce mot ne nous abuse pas, on n'y entendait ni gémissements, ni cris de douleur; les patients qu'on y apportait étaient d'élégants arbustes, des herbes odorantes et de belles fleurs; le professeur lui-même comme le dieu d'Épidaure, en avait les bras chargés.

Nous aurons bien aussi à vous dire comment on allait observer les sujets sur place, dans les lieux qui les avaient vus naître et couchés sur leurs lits de fougère; mais pour suivre cette clinique, on ne prenait pas le chemin de ces tristes asiles qu'on nomme des hôpitaux : on prenait le chemin des champs, *de la douce verdure et du riant exil des bois.*

Voulait-on étudier les dépouilles fragiles de ces brillantes tribus du monde végétal, ce n'est point dans des salles de mort qu'on allait les chercher, on se faisait ouvrir ces hypogées que le botaniste appelle des herbiers, et, au lieu de cadavres fétides et repoussants, on avait encore sous les yeux de charmantes familles, un peu décolorées sans doute, mais toujours élégantes et gracieuses.

Enfin, messieurs, par une heureuse coïncidence, on entendait un maître dont la parole était aussi attrayante que tous ces objets d'études, qui savait tout à la fois toucher et instruire, plaire et persuader. Ai-je besoin de dire que cette science était la botanique, et que ce maître était M. Richard? homme excellent, qu'on ne pouvait connaître sans l'aimer, et dont la fin prématurée nous a été si amère!

Achille Richard appartenait à une famille déjà célèbre dans l'histoire de la botanique; moins connue il est vrai, bien moins louée surtout, que celle des Jussieu; mais qui, de l'aveu des hommes compétents, avait rendu les plus grands services à la science. Le premier toutefois qui, parmi les Richard, laissa de lui quelque souvenir, ne le dut pas à la science; il n'était ni médecin, ni botaniste, il était gardien en chef de la Ménagerie de Versailles sous Louis XIV et son nom se trouve dans

les mémoires du temps. Mais ce Richard avait un fils qu'on nommait Antoine, et qui, du règne animal, passa en quelque sorte dans le règne végétal, car nous le trouvons, sous Louis XV, exerçant les fonctions de jardinier en chef, et chargé de la culture du jardin de Trianon.

Ici la vie des Richard va se mêler à celle des Jussieu : Antoine Richard n'était pas un homme ordinaire; c'était, il est vrai, un jardinier, mais un jardinier qui entretenait une correspondance suivie avec les Linné, les Haller, les Jacquin, enfin, pour nous servir des expressions de Cuvier, avec tout ce que la science possédait alors d'hommes de génie et de talent.

On sait qu'à cette époque Louis XV, inspiré par Lemonnier, premier médecin des enfants de France, conçut l'heureuse idée de fonder à Trianon une école de botanique, et que Bernard de Jussieu fut chargé d'y arranger les plantes dans un ordre qui pût en faciliter l'étude. Mais ce qu'on ne sait pas assez, c'est que, pour faire son classement, Bernard de Jussieu dut réclamer le concours du jardinier en chef de Trianon, c'est-à-dire d'Antoine Richard; de sorte que ce fameux catalogue, attribué depuis exclusivement aux Jussieu, fut peut-être aussi en bien des points l'œuvre des Richard. Grâce à ces premiers représentants de nos deux familles, les plates-bandes du jardin de Trianon formèrent, pour ainsi dire, l'édition *princeps* du *Genera plantarum;* car jusque-là Bernard n'avait rien écrit à ce sujet, et cette première publication se fit en quelque sorte sur le sein même de la terre. Maintenant, messieurs, Antoine Richard n'a-t-il été que le metteur en pages de Bernard de Jussieu? N'a-t-il pas aussi apporté sa part d'idées dans cette première et mémorable classification? C'est là ce qu'on ne saurait aujourd'hui décider; mais un grand progrès se trouvait accompli, car, si Magnol avait eu la première idée de la méthode, Tournefort et Linné s'étaient perdus depuis dans de longs tâtonnements, celui-ci en la cherchant dans les dispositions des étamines, l'autre dans celles de la corolle.

Ce n'était pas Antoine cependant, messieurs, qui devait être véritablement l'honneur de la famille des Richard; c'était son petit-fils Louis-Claude-Marie, que le jardin d'Auteuil avait vu naître, et qui n'avait eu d'abord d'autre ambition que celle d'en être un jour le gouverneur.

Mais son père avait d'autres vues, il voulait le vouer à l'Église, et comme l'enfant s'y refusait absolument, le père inflexible le chassa de chez lui, et le priva de toutes ressources.

C'est ce pauvre enfant, messieurs, si maltraité au seuil même de la vie, qui devint plus tard, non pas jardinier, comme son père, mais botaniste, et grand botaniste, qui osa rivaliser avec les Jussieu, et leur disputer la palme, qui alla même plus loin qu'eux dans l'analyse des végétaux.

Ses premiers travaux ne portèrent, il est vrai, que sur une seule famille, celle des *Apocynées*, mais c'était pour y résoudre une question qui faisait le désespoir des plus grands botanistes de l'époque, des Linné, des Andanson et des Jacquin. Et cette question, qui semblait particulière, puisqu'elle se rattachait à l'organisation du fond de la fleur dans le genre *Synanchum* et dans l'*Asclepias*, lui permit de jeter les plus vives lumières sur toutes les parties de l'appareil sexuel des plantes.

L'Académie des sciences accueillit ce travail avec une faveur marquée; mais, pour toute récompense, elle envoya l'auteur parcourir les forêts de la Guyane et du Brésil : Claude Richard passa ses plus belles années dans ces contrées insalubres; il y épuisa toutes ses ressources, il y détruisit à jamais sa santé, et, quand il revint en France, tout le monde l'avait oublié. Mais, par cela que sa vie ne s'était pas écoulée entre les plates-bandes d'un jardin officiel, il avait pénétré plus avant que personne dans les mystères du monde végétal; l'expérience lui avait montré combien est vraie et profonde cette pensée de Fontenelle : « Que les seuls livres qui peuvent nous instruire à fond, dans cette » matière, ont été jetés par la main de Dieu sur toute la surface de la » terre, et qu'il faut se résoudre à la fatigue et au péril de les cher- » cher et de les ramasser. »

Claude Richard les avait trouvés, messieurs, ces précieux documents, et il les avait ramassés; mais son âme avait été tellement ulcérée par l'injustice et l'ingratitude des hommes, qu'il avait résolu de ne rien publier, et de garder pour lui les résultats de toutes ses recherches. Ce silence eût été une véritable calamité pour la science, si des élèves zélés ne lui avaient arraché, pour ainsi dire, quelques-uns de ces travaux pour en doter le public, et si, le 17 avril 1794, il ne lui était né

un fils qui devait être le plus dévoué, le plus judicieux et le plus éloquent de ses interprètes.

Achille Richard, auquel nous voici enfin arrivés, était le plus jeune des fils de Claude Richard; c'était, dans son enfance, un écolier studieux et attentif, mais d'une santé tellement délicate qu'on fut obligé de lui donner un répétiteur à la maison, et de ne l'envoyer au collége que pour les heures de classe; il atteignit l'âge de la conscription dans les dernières années de l'empire; à cette époque formidable, où chaque année les jeunes générations se faisaient moissonner sur les champs de bataille. Claude Richard, qui voyait que ses trois fils allaient successivement lui être enlevés, aurait voulu du moins, pour diminuer les chances de mort, les faire admettre tous les trois parmi ceux qu'on appelle, dans nos armées, les *non-combattants;* l'aîné entra dans ses vues, et, après avoir fait quelques études médicales, il fut envoyé comme chirurgien sous-aide à l'armée d'Espagne; mais une invincible répugnance éloignait le second de la profession médicale, il fallut le laisser entrer à l'école de Saint-Cyr, d'où il sortit avec le grade de sous-lieutenant. Quant à Achille Richard, il céda, comme son aîné, aux désirs de son père, et en 1814 il put se faire attacher au service médical de l'hôpital de Strasbourg. Un épouvantable typhus y décimait les derniers débris de nos armées, Achille Richard en fut atteint; après de longs jours de souffrance, on put le ramener à Paris, mais c'est à grand'peine s'il parvint à se rétablir au milieu de sa famille.

Achille Richard était le dernier espoir de son père, *spes una parentum!* et l'espoir aussi d'une science que ses aïeux avaient cultivée avec tant d'éclat; ce fut, du reste, autant par goût que par devoir qu'il se livra presque exclusivement à l'étude de la botanique; ses progrès furent si rapides et si bien appréciés qu'à peu de temps de là M. Delessert le chargea du soin de ses riches collections, et qu'ensuite il put entrer au Muséum d'histoire naturelle en qualité de conservateur.

Mais c'était à la Faculté de médecine de Paris et dans l'enseignement de la botanique médicale que M. Richard devait montrer ses plus brillantes qualités; l'agrégation n'existait pas encore, c'est sous le titre de *démonstrateur* qu'il fit ses premières leçons; je dois ajouter que, presqu'en même temps, il avait été nommé suppléant de M. Mirbel à la Faculté des sciences.

A peu près à cette époque, c'est-à-dire vers le milieu de 1821, survint la mort de Claude Richard; c'était une grande perte assurément, mais déjà le fils avait fait ses preuves; ses débuts n'avaient pas été sans retentissement, et chacun se disait que, grâce à ce jeune homme, le nom de Richard, dignement porté, continuerait de faire l'ornement de nos écoles. Telle était aussi l'opinion du plus illustre représentant des sciences naturelles; Cuvier ayant à prononcer l'éloge de Claude Richard dans le sein de l'Académie des sciences, s'empressa de signaler ce talent naissant et de montrer l'avenir qui lui était réservé. « La perte de Claude Richard, disait-il, serait irréparable pour la » science, s'il ne laissait un fils qui, formé à son école et pénétré de ses » doctrines, saura non-seulement rendre à sa mémoire le culte qu'il lui » doit en publiant ses travaux, mais les étendre, et y mettre l'ensemble » qui peut encore y manquer. »

Ces paroles, qui obligeaient si solennellement M. Richard, ne devaient pas tarder à s'accomplir; M. Richard avait pieusement recueilli et conservé les manuscrits, les dessins et les herbiers de son père; la plupart des travaux de ce savant étaient inachevés. Claude Richard, nous l'avons dit, n'avait jamais eu la pensée de les publier, et, si son admirable travail sur l'*analyse du fruit* avait vu le jour, c'est que l'un de ses élèves les plus distingués (H. Duval) le lui avait, en quelque sorte, dérobé pour le livrer à l'impression; quant à cet autre beau mémoire, qui a pour titre : *Commentatio botanica de Conifereis et Cycadeis*, c'est à peine s'il en avait terminé la première partie; Achille Richard s'empressa d'en ajouter trois autres, et il le fit à la satisfaction de tous les savants.

Les premières lignes de cette importante publication ont quelque chose de touchant : « J'ai dû saisir avec empressement, dit M. Richard, » l'occasion de rendre un hommage public à la mémoire de mon père, » et quel plus digne usage pouvais-je faire de ces matériaux réunis dans » le cours d'une si laborieuse carrière!... »

Mais avant de parler des principaux écrits de M. Richard, je veux le suivre dans son enseignement oral, car c'est par là qu'il a débuté, et par là surtout qu'il a marqué dans la science.

M. Richard avait déjà passé plusieurs années dans les positions un peu secondaires dont je viens de parler, lorsque la chaire d'histoire naturelle médicale, devenue vacante à la Faculté de médecine de Paris,

par suite de la révolution de 1830, fut mise au concours; c'était la chaire que Claude Richard avait occupée, mais qui depuis avait été donnée directement à un autre; M. Richard descendit dans l'arène pour disputer à armes égales l'héritage de son père.

C'était le temps de nos grandes luttes à la Faculté, de ces luttes à jamais regrettables, qui faisaient du professorat le digne prix du savoir uni à l'éloquence, et qui, même aux vaincus, pouvaient laisser de glorieux souvenirs. Le succès, du reste, ne fut pas un instant douteux pour M. Richard; c'était pour lui le droit de conquête substitué au droit de naissance, et bientôt la Faculté eut à se féliciter de posséder ce brillant professeur.

La forme, il est vrai, l'emportait peut-être un peu en lui sur le fond; mais ce fond était encore considérable, il était le fruit des études les plus sérieuses et les plus approfondies; quant à la forme, c'était chez lui un don du ciel; il était né professeur, et en cela il formait un contraste frappant avec son père; non que celui-ci lui fût inférieur dans l'enseignement, mais Claude Richard, homme de génie, penseur profond, ne se souciait nullement de la forme, et la popularité lui était parfaitement indifférente. Dédaignant le bruit et l'éclat, on ne le voyait sortir de sa solitude que pour s'entourer d'un petit nombre d'élèves, et, comme il les poussait dans toutes les directions, il en a fait pour la plupart des hommes distingués; il n'aurait eu, du reste, qu'un seul élève qu'il s'en serait contenté, pourvu que celui-ci l'eût suivi dans toutes les profondeurs de la science.

Son fils, au contraire, par l'aménité de son caractère, par le charme de son élocution et par l'excellence de sa méthode, attirait chaque année près de lui un grand concours d'élèves; ses leçons étaient d'une clarté, d'une simplicité, j'oserais presque dire d'une fraîcheur, qui annonçaient tout ce qu'il y avait de droit, d'honnête et de pur dans ce charmant esprit.

Plein de respect pour son jeune auditoire, il ne l'entretenait jamais que de sujets scientifiques, mais c'était avec une grâce et une variété de tours dont rien n'approche; avec quel art il pénétrait dans tous les détours d'une question! Avec quel charme, quelle suavité de langage, quelle convenance, il traitait les sujets les plus délicats! L'exposition des plus arides détails prenait dans sa bouche une netteté, une élé-

gance, un atticisme qui fixaient l'attention la plus distraite; le sujet, il est vrai, s'y prêtait merveilleusement, et le professeur se laissait quelquefois entraîner, car chez lui les mots coulaient de source, et avec un timbre de voix qui allait à l'âme. Mais la raison n'y perdait rien : toujours grave, toujours modeste, M. Richard savait à temps réprimer ces élans, et il ne laissait à ses leçons que ce qu'il leur fallait de mouvement et de chaleur pour ajouter à leur autorité. En un mot, messieurs, si, à la puissance gracieuse de sa parole, M. Richard eût joint le profond savoir de son père, c'eût été la perfection même.

Quant à l'objet de son enseignement, il était bien déterminé et bien circonscrit, c'était l'*histoire naturelle médicale*, ou, en d'autres termes, l'exposé de toutes les ressources que l'art médical peut tirer des trois règnes de la nature. Mais il faut dire que la botanique, bien qu'alternant avec la zoologie, en faisait presque tous les frais, et encore, comme ce n'était que la *botanique médicale*, M. Richard devait-il presque uniquement s'attacher à faire connaître les plantes qu'on nommait autrefois plantes *usuelles*, et qu'on nomme aujourd'hui plantes *utiles*.

Ainsi M. Richard était tenu, dans son enseignement, d'envisager la botanique précisément au point qui avait inspiré tant de préventions et de dégoûts à J.-J. Rousseau.

Vous vous rappelez sans doute, messieurs, les pages si sombres, si éloquentes et en même temps si paradoxales du promeneur solitaire; comment il va jusqu'à faire un crime à la médecine d'avoir cherché, parmi les plantes, le moyen d'adoucir les maux de l'humanité! comment il soutient que le règne végétal pent bien être un riche magasin d'aliments donné aux hommes par la nature, mais qu'il ne saurait être une officine pour les infirmes et les malades!

Étranges égarements d'une imagination exaltée et maladive! il se révolte à l'idée seule de cette destination; toute cette pharmacie, dit-il, lui soulève le cœur; elle ternirait, à ses yeux, l'émail des prairies, et le plaisir qu'il éprouve à parcourir les champs serait empoisonné s'il se laissait aller à penser aux maladies qu'on prétend guérir par le moyen des plantes.

Vous pensez bien, messieurs, que les auditeurs de M. Richard ne pouvaient avoir ces délicatesses et ces répugnances; les leçons d'ailleurs

si attrayantes et si instructives du maître les auraient bientôt dissipées. Qui n'eût été charmé, en effet, de le voir, les mains pleines de fleurs, entrer dans mille détails, tous pleins d'intérêt, tantôt sur leurs caractères botaniques, et tantôt sur leurs propriétés curatives? Et comment aurait-on pu sentir diminuer son admiration pour ces belles plantes, quand on venait à apprendre que de leurs racines, de leurs tiges et de leurs feuilles on peut extraire des sucs bienfaisants! N'était-cc point là, au contraire, une pensée qui, loin de ternir l'éclat des fleurs, devait embellir jusqu'aux végétaux les plus vulgaires et les plus dédaignés? Ceci est tellement vrai, messieurs, que telle plante, jusque-là méconnue et délaissée, excitait le plus vif intérêt quand le professeur, plaidant, en quelque sorte, sa cause, venait à montrer qu'elle aussi pouvait exercer une influence salutaire dans le cours des maladies. Vous le voyez, s'écriait alors M. Richard, ce n'est ni dans la dimension des végétaux, ni dans la majesté de leur port qu'il faut chercher l'indice de l'intérêt qu'ils doivent nous inspirer; la beauté et l'élégance des formes, l'épaisseur du feuillage, la vivacité des couleurs ne sont nullement l'apanage des végétaux utiles.

Ne serait-ce point encore là, messieurs, une des vues de la Providence, qui, jusque dans le règne végétal, aurait voulu maintenir quelque chose de ce divorce si fréquent entre l'esprit et la beauté? Bernardin de Saint-Pierre, à coup sûr, aurait soutenu cette thèse, et que de rapports, que d'harmonies il aurait pu trouver, en ce sens, dans les deux règnes organisés! Comme il se serait hâté, par exemple, de nous montrer, qu'à ce point de vue, il en est des oiseaux qui peuplent nos forêts comme des végétaux qui couvrent la terre! La beauté du plumage, la richesse et l'éclat des couleurs, l'élégance des formes, ne sont pas non plus ici, en effet, l'indice des qualités et des talents; tel oiseau sur lequel la nature semble avoir épuisé ses pinceaux ne fait entendre que des cris rauques et ingrats, tandis que tel autre d'apparence humble et chétive, timide et pauvrement vêtu, nous jette dans le ravissement lorsque, interrompant le silence des belles nuits d'été, il remplit de ses chants tous les lieux d'alentour :

Et mœstis late loca questibus implet.

Je m'arrête à regret, messieurs, dans ces poétiques rapprochements,

mais il faut revenir à la botanique médicale et à M. Richard; permettez-moi, cependant, une dernière remarque sur les plaintes de J.-J. Rousseau, elle nous ramènera à notre sujet.

Rousseau s'en prend de tous ses dégoûts et de toutes ses répugnances à celui qu'il appelle un certain Dioscoride; c'est lui, dit-il, qui a fait le malheur de la botanique, en la donnant comme une partie de la médecine. Rousseau, messieurs, aurait pu se dispenser de remonter aussi haut, il lui suffisait de jeter les yeux autour de lui pour trouver les auteurs de ce méfait. Ce sont, en effet, les médecins de son temps qui s'étaient ainsi emparés de la botanique au profit de leur art. La botanique n'était plus pour eux une science à part et distincte, qui a ses principes et ses lois, c'était une simple division de leur fastidieuse matière médicale. Ouvrez, en effet, le fameux livre de Jean-Baptiste Chomel *sur les plantes usuelles*, ce livre qui de 1712 à 1803 a eu jusqu'à sept éditions, et dont la vogue a duré ainsi tout un siècle, vous verrez comment la pauvre botanique y est traitée. Et d'abord, dans ce splendide vêtement que Dieu a jeté sur la terre, dans ce beau règne végétal, J.-B. Chomel ne voyait que deux choses : il ne voyait que des plantes *évacuantes* et des plantes *altérantes*, et comme il avait découvert qu'il y a sept routes par lesquelles les humeurs peuvent sortir du corps, il avait sous-divisé ses plantes évacuantes en sept grandes classes, et de même pour ses plantes altérantes, qu'il avait aussi judicieusement classées.

Et notez que ce n'était pas seulement dans son livre qu'il avait aussi savamment distribué les végétaux; à l'exemple de Bernard de Jussieu, qui avait groupé toutes ses plantes en *familles naturelles* dans le jardin de Trianon, J.-B. Chomel avait arrangé les siennes dans son jardin de la rue Saint-Jacques, d'après leurs propriétés médicinales; de sorte que, dans ce lieu de plaisance, on trouvait le parterre des plantes vomitives, puis celui des plantes purgatives et ainsi de suite.

Hâtons-nous de dire, messieurs, pour l'honneur de notre art, que les successeurs de Chomel ont compris tout autrement l'enseignement de la botanique médicale : ainsi M. Richard, pour ne parler ici que de lui, se gardait bien de distraire les plantes de leurs familles naturelles : respectant tous ces liens de parenté, il commençait par en faire l'histoire au seul point de vue de la science, puis il passait aux applica-

tions et il en faisait connaître les diverses propriétés avec une sage réserve.

Déjà plusieurs botanistes, et de Candolle en particulier, avaient posé en ce sens quelques grands principes : de Candolle avait dit que si, en d'autres temps, nous ne pouvions arriver à reconnaître les propriétés des plantes, que par l'observation approximative, nous savions aujourd'hui que les organes et les sucs homonymes des végétaux analogues ont des qualités et des propriétés analogues. Cette loi souffre, il est vrai, de nombreuses exceptions; mais de Candolle n'en avait pas moins appelé l'attention des botanistes sur un fait général très remarquable, et c'est ce que M. Richard avait parfaitement compris. Il n'éprouvait qu'un regret, disait-il, c'était de ne pouvoir rattacher ainsi toutes les propriétés des plantes à leurs dispositions organiques. Quant à l'existence et au nombre de ces propriétés, ce n'est qu'après un mûr examen qu'il se décidait à les admettre; peut-être même a-t-il apporté un peu trop de réserve dans cette partie de son enseignement. Si l'on compare, en effet, ce qu'il a publié à ce sujet avec les livres de ses devanciers, on est frappé de la différence des temps. Jetez les yeux sur les tables placées à la fin des anciens traités des plantes usuelles, vous verrez combien alors la médecine était riche en remèdes fournis par les plantes et quelle confiance elle y attachait. Il n'était pas une maladie, pas une infirmité qui n'eût au moins en regard une ou deux plantes propres à la guérir, ce qui était déjà assez consolant; mais il y a mieux : plus une maladie était grave, tenace et rebelle, plus il y avait de plantes pour la combattre. Ainsi, dans l'ouvrage de Chomel, s'il n'y a que quatorze plantes contre le cancer, il y en a cinquante et une contre l'épilepsie, et quatre-vingt-huit contre l'hydrophobie. Vous conviendrez, messieurs, que dans un pareil état de choses, c'était, comme on l'a dit, malice pure aux malades de continuer à l'être.

Mais dans l'ouvrage de M. Richard, les choses sont bien changées, et l'on serait tenté de s'écrier : Les remèdes s'en vont! M. Richard va jusqu'à dire qu'il aurait volontiers banni de son histoire naturelle médicale toutes les plantes qui lui semblaient en désaccord avec la nature des altérations contre lesquelles on les préconise, et que, s'il ne l'a pas fait, il en a du moins diminué la liste autant qu'il l'a pu.

Il est heureux, messieurs, que M. Richard n'ait fait aucune espèce

d'application du principe qu'il venait de poser, son bon esprit l'en a empêché; il a continué de croire, comme ses devanciers, à l'utilité des plantes en médecine; seulement, en homme sage, prudent et exempt de préjugés, il a cherché à en bien assigner les bornes. Je dirai même qu'il a eu ici un grand mérite, celui de substituer les médications aux remèdes, et de rendre ainsi à la médecine son véritable rôle dans l'emploi des plantes. Si l'homme du monde ne trouve plus, dans son ouvrage, un remède placé en regard de chaque maladie; si ce leurre n'est plus offert à la crédulité publique, l'homme de l'art y trouve des observations positives et judicieuses sur les effets physiologiques et thérapeutiques des différentes familles végétales; il y voit quelles sont parmi les plantes celles qui peuvent exercer une influence véritablement salutaire dans le cours des maladies. M. Richard ne nous a donc pas désarmés; il nous a montré, au contraire, comment nous pouvons trouver dans le règne végétal les moyens de combattre avec efficacité les tendances morbides les plus fâcheuses.

La médecine ainsi comprise promet beaucoup moins sans doute qu'en d'autres temps, mais elle tient mieux ses promesses. Que cette thérapeutique soit ou non le produit d'un pur empirisme, peu importe, elle existe, et notre art n'est pas une imposture. Sans doute, messieurs, il y a encore des esprits difficiles, sceptiques et frondeurs, qui nient ces faits et qui voudraient nous condamner à une désastreuse expectation; mais ces esprits, qui se croient supérieurs, ne sont que bornés; la foi leur manque parce que les connaissances leur font défaut : ils n'ont que des notions générales et superficielles, et c'est là ce qu'ils appellent la *philosophie de la science*. Triste philosophie, messieurs, que celle qui mène au mépris de notre art et qui s'applaudit de sa propre impuissance! M. Richard était trop éclairé et trop honnête homme pour partager cet arrogant scepticisme; il avait foi dans son art, et je viens de dire avec quel incomparable talent il faisait passer ses convictions dans l'âme de ses auditeurs.

Je crois, messieurs, en avoir dit assez sur l'enseignement de M. Richard, je vais maintenant vous parler de ses autres travaux et pour cela, je le reprendrai tout à la fois dans ses livres classiques, dans ses monographies et dans ses communications académiques.

Lorsque M. Richard entreprit ses premières études, une ère nou-

velle venait en qnelque sorte de s'ouvrir pour la botanique. Cette science avait cessé de se traîner snr des travanx de pure description; elle avait laissé là ses classifications et ses nomenclatures, et c'est avec autant de raison que d'éloquence que de Candolle, parlant de la marche snivie par ses contemporains, s'applandissait des résultats auxquels on était parvenu.

« Comparons, disait-il, les botanistes du dernier siècle, occupés à » compter des étamines et à chercher des noms nouveaux, comparons-les » avec ceux de notre âge, qui voient la nature en grand et qui, guidés » par des lois générales, en connaissent jusqu'aux moindres détails; » qui, n'ayant pas borné leurs recherches à quelques plantes jetées par » le basard autour du lieu qui les a vues naître, savent comparer la végé» tation des divers climats; qui, dans les plantes même qu'ils ont vues le » plus souvent, savent apercevoir toutes les anomalies et y démêler les » preuves des lois connues et les indices des lois inconnues. Comme le » monde s'agrandit à leurs yeux! comme le moindre brin d'herbe » prend de l'intérêt quand il se lie ainsi à l'ordre universel! »

Prenons garde cependant, messieurs, n'allons pas trop loin; ne comprenons pas tous les botanistes du dernier siècle dans une même réprobation. Fontenelle avait bien pu dire au temps de Tournefort et en parlant des classifications proposées par les botanistes de l'époque, que « ces arrangements ingénieux n'étaient qne l'ouvrage de leur esprit; » que ces ordres, qu'ils disaient *naturels*, n'ont pas été établis par la » nature; elle les a semés confusément, disait-il, sur toute la terre et » jusque sous les eaux de la mer; préférant cette confusion magnifique » à la commodité des botanistes. » Mais encore quelques années, messieurs, et Fontenelle aurait tenu un tout autre langage : distinguant, cette fois, la méthode des systèmes, il se serait empressé de reconnaître que les familles du monde végétal, coordonnées comme elles l'ont été par les Jussieu, grâce à leur belle découverte du principe de subordination des caractères, que ces familles, dis-je, sont des ordres essentiellement *naturels*, et non des arrangements simplement ingénieux; que si ces familles semblent semées au hasard sur toute la surface de la terre et jusque dans le sein des eaux, ce n'est point là une confusion, mais une dispersion à la manière des tribus d'Israël, dispersion savante et magnifique, comme tout ce qui sort des mains du

Créateur, qui ne rompt aucun lien de parenté, qui n'altère aucun degré de dépendance, et que le botaniste lui-même, pour peu qu'il ait le sentiment du beau, préfère à ces longs carrés de verdure, où son art emprisonne tant de pauvres plantes attristées de se trouver ensemble.

Maintenant, messieurs, et pour être tout à fait juste, disons que si de Candolle, dans le passage que nous venons de citer, a eu tort de ne pas distinguer les Jussieu de la foule des classificateurs et des nomenclateurs, d'autres sont tombés dans un excès contraire. Les Jussieu, à les en croire, avaient trouvé la pierre philosophale en botanique; après eux il n'y avait plus qu'à perfectionner, et cette science allait fournir un éternel aliment à l'esprit et à l'imagination. Non, messieurs, les Jussieu n'avaient pas dit le dernier mot de la science, et pour trouver de grandes et poétiques conceptions sur le monde végétal, ce n'est point dans leur école qu'il fallait les chercher, mais bien dans celle dont Claude Richard a été l'un des chefs et qui, de nos jours, a compté de si glorieux représentants.

Voyez, en effet, messieurs, quel magnifique ensemble de travaux : Claude Richard ouvre la voie; sans négliger les caractères extérieurs des végétaux et ce qu'on pourrait appeler le *facies* des parties et des individus, il pénètre dans leur organisation, il confirme ou modifie toutes les découvertes de ses devanciers, il les développe, il les étend et les féconde. Aussi ingénieux, mais plus philosophe que Gartner, il résout toutes les difficultés que pouvait présenter l'évolution du fruit et de la graine, et jette ainsi les vrais fondements de la physiologie végétale.

Presque en même temps Desfontaines et Mirbel font connaître les caractères des différents tissus qui entrent dans la composition des végétaux; ils en montrent l'origine et en exposent le développement. Auguste Saint-Hilaire et Kunth suivent, dans leurs nombreuses modifications, les formes variées des plus petits organes; Correa de Serra et Dunal montrent dans les végétaux cette admirable symétrie que du Petit-Thouars appelait si justement une *géométrie vivante;* Fries et M. Montagne dévoilent les noces et tous les mystères des plantes cryptogames; Sternberg et M. Adolphe Brongniart comparent aux végétaux actuels les végétaux du monde primitif.

Mais déjà de Humboldt avait fondé la géographie botanique, et Ende-

licher avait complété le *Genera plantarum;* puis était venu Ræper, qui avait découvert les lois de la disposition des fleurs, et Alexandre Braun celle de la disposition des feuilles ; un peu plus tard M. Moquin-Tandon avait montré comment on peut rallier les monstrnosités elles-mêmes sons des lois régulières et en dédnire toute une science, dont le nom même n'existait pas : la *Tératologie végétale.*

Mais ce n'est pas tont, messienrs, deux grandes fignres dominent ponr ainsi dire cette savante cohorte, génies henreux et privilégiés que la déesse des fleurs avait regardés d'un œil d'amour à lenr berceau ! Vous avez nommé Robert Brown et de Candolle; celni-ci d'nn esprit plus étendu, l'autre d'un esprit plus profond ; mais tons les deux marchant d'nn pas égal, avec une même ardeur et nn même succès dans les voies nouvelles de la science des végétanx. Amants enthousiastes de la nature, ils ont su joindre au travail persévérant la grandenr et l'éclat des idées, et c'est là ce qni leur a valu d'être proclamés les premiers botanistes de notre âge.

Telle est, messieurs, l'école à laquelle appartenait M. Richard. Il y était entré sous les anspices de son père, et il a excellé aussi dans l'analyse, sans cependant la pousser aussi loin que les savants dont nous venons de parler; mais, de plus, conciliant deux qualités contraires, il a montré dans chacun de ses onvrages, et particulièrement dans ses monographies, une lonable tendance à généraliser. Ainsi, on l'a vu dans sa monographie des *Rubiacées,* s'attacher à saisir par une analyse exacte et approfondie toutes les analogies et similitudes, et réunir jusqu'à cinq genres différents en un seul.

M. Richard a donc aidé, autant qn'il était en lui, à cette réaction en vertu de laquelle, an lieu de ne se préoccuper que des différences ponr former des groupes nouveaux, on s'attache aux analogies et anx similitudes, et l'on forme ainsi entre les familles végétales ce qu'on appelle des *alliances*, mot heureux et charmant qu'on a en raison d'appliquer à ces rapprochements scientifiques.

Je ne dirai rien de plus des monographies publiées par M. Richard; son désir de participer au mouvement de la science les lui avait fait composer ; mais ses travaux les plus importants ont été ses livres élémentaires : c'est là qu'on trouve cette netteté et cette exactitude qui peut-être n'ont pas été assez appréciées. Ses tendances le dirigeaient

vers l'application, et cependant rien d'important dans la théorie n'y est passé sous silence. Publiés à peu de distance les uns des autres, ils sont tous d'un ordre parfait et d'une admirable clarté. Chose étrange! cette qualité si précieuse, la clarté, est peut-être celle qui lui a le plus nui comme savant! Il semble que ce qui est profond doit toujours être un peu obscur; mais M. Richard n'a pas cru devoir ainsi procéder : écrivant pour la jeunesse de nos écoles, il a préféré rester clair et compréhensible, ce qui ne l'a pas empêché de jeter pour ainsi dire à pleines mains, aussi bien dans ses livres classiques que dans son enseignement, une foule d'idées neuves et originales qui toutes lui appartenaient, mais dont il s'inquiétait fort peu de réclamer la priorité; et tout cela était le fruit, non pas d'inspirations plus ou moins heureuses, mais d'un travail assidu et consciencieux. Il est telle page de ses nouveaux *Éléments de botanique et de physiologie végétale* qui, de son propre aveu, lui avait coûté plusieurs mois de recherches et de méditations. Je citerai, comme exemple, les chapitres où il a consigné ses grandes et belles idées sur l'origine primitive et sur la distribution des végétaux à la surface de la terre.

J'ai dit que M. de Humboldt avait jeté les premiers fondements de la géographie végétale, mais que de questions, que de problèmes étaient encore à résoudre! D'où vient, par exemple, que la végétation ne s'arrête jamais, et que dans ses étapes successives elle suit des routes qni sont toujours les mêmes? D'où vient que telle race végétale s'est choisi une patrie hors de laquelle elle ne saurait vivre, tandis que telle autre est restée cosmopolite? Ces races ont-elles tontes apparu en même temps et sur tous les points du globe, ou bien n'y a-t-il eu dans l'origine qu'un senl centre de végétation? M. Richard avait ici une théorie qui lui était propre, mais il la donnait comme simplement probable. Suivant lui, il y aurait eu primitivement plusieurs centres de végétation, et ces centres auraient coïncidé avec les diverses époques de soulèvements des différents plateaux, si tant est que ces soulèvements aient eu lieu, et c'est en partant de ces différents centres que la végétation aurait fini par couvrir de proche en proche le reste de la terre.

Ainsi, messieurs, là où le regard, d'ailleurs si profond de Fontenelle, n'avait vn que désordre et confusion, M. Richard montrait à ses élèves un ordre parfait et une admirable répartition. Tout cela, messieurs, est sagement écrit, clairement exposé dans les livres de M. Richard;

mais, je l'ai déjà dit, c'était sa parole qu'il fallait entendre; c'était dans ses leçons orales qu'il fallait le voir traiter ces hautes questions. Lui, d'ordinaire un peu froid et strictement technique dans chacun de ses écrits, comme il animait, comme il colorait alors toutes ses expressions! avec quel charme, avec quel entraînement il se laissait aller à décrire et la végétation fastueuse des régions équatoriales, et la végétation sombre, sévère et silencieuse des régions qui avoisinent les pôles, et celle enfin de nos heureux climats! Verdoyantes prairies, riches moissons, murmurantes forêts, vous aviez un chantre digne de vous!

Mais le temps me presse, messieurs; tout au plus pourrai-je ajouter ici quelques mots sur l'espèce végétale et sur les idées de M. Richard à ce sujet.

Ici encore se présentent les plus belles questions dont puisse s'occuper le botaniste. Quel a été à l'origine des choses le nombre des espèces végétales? Ont-elles toutes apparu en même temps, et faut-il admettre que celles que nous avons aujourd'hui sous les yeux ne sont que des dégénérescences des types primitifs, ou bien sont-elles demeurées telles qu'elles étaient aux premiers jours du monde? Nous avons dit ailleurs que, pour les espèces animales, ces questions ont été résolues, que le doute n'est plus permis. Les espèces animales ont traversé les siècles sans altération notable; mais en est-il de même à l'égard des espèces végétales? Attachées comme elles le sont au sol qui les a vues naître, soumises à toutes les influences extérieures, et particulièrement à celles de la chaleur et de la lumière, il semble bien difficile d'admettre qu'elles aient pu conserver leurs caractères essentiels et leurs attributs primitifs; et cependant, messieurs, la permanence de ces caractères et de ces attributs n'en est pas moins un fait acquis à la science. Les causes que nous venons de mentionner ne sont au fond que des causes *excitatrices* de la végétation; à leur *summum* d'intensité, dans les régions équatoriales, elles y entretiennent une végétation exubérante; mais que celle-ci soit ainsi exagérée ou qu'elle se trouve retardée ou amoindrie à mesure qu'on s'avance vers les pôles, elle n'en conserve pas moins ses formes essentielles et ses caractères propres; les changements ne sont donc encore ici, comme dans le règne animal, que de simples variations, soit dans le nombre des espèces, soit dans le développement des individus.

Ainsi, messieurs, les races végétales sont aujourd'hui ce qu'elles étaient à l'origine des choses; l'action séculaire des éléments n'a rien changé à leurs attributs essentiels, et la fleur des champs est restée telle qu'elle était lorsqu'elle sortit des mains du Créateur.

Disons cependant qu'il est une différence fondamentale entre les végétaux et les animaux; c'est celle qui est relative à la durée de la vie. Si les espèces animales traversent les siècles et vivent toujours, les individus ne font que passer; dans le règne végétal, au contraire, il est des individus qui traversent eux-mêmes les siècles et qui semblent défier le temps. Et ceux-ci, comme témoignage de leur longévité, portent en eux les marques indélébiles des années qu'ils ont vécu.

M. Richard avait fait de cette question une étude particulière; il y revenait encore dans un de ses derniers rapports à l'Académie des sciences. Après avoir parlé de ces couches concentriques qui, dans le tronc des grands végétaux, viennent annuellement s'ajouter à celles des années précédentes, il insistait sur certaines lois que lui-même avait contribué à élucider, et particulièrement sur le principe organogénique en vertu duquel tout travail, toute production nouvelle, dans le végétal, s'accomplit sur place et ne consiste que dans une simple transformation d'organes.

Mais arrêtons-nous un moment, messieurs, sur cette merveilleuse et admirable disposition organique qui nous permet ainsi de lire, sur la coupe transversale des arbres dicotylédons, le nombre de leurs années, et qui met ainsi entre nos mains les registres de l'état civil des antiques populations de nos forêts.

L'homme ne vit qu'un jour, et il a sous les yeux des êtres qui vivent des milliers d'années! Il y a, dans les forêts de l'Angleterre, des chênes qui ont pu voir la marche triomphale des armées romaines; on a découvert en Afrique des boababs qui datent du dernier cataclysme, et si le Psalmiste passait de nouveau sur le Liban, il y verrait encore ce cèdre altier

Qui cachait dans les cieux
Son front audacieux!

Et l'homme se dit le maître et le propriétaire de ces vieux hôtes de la terre, et c'est à peine s'il a le temps de les contempler! Il parle de

ceux que ses mains ont cultivés comme étant bien à lui; mais demain, lui dit le poëte, demain ceux-ci te verront mourir, et pas un, si ce n'est le sombre cyprès, ne suivra ta poussière, ô maître d'un jour!

> Neque harum quas colis, arborum,
> Te, præter invisas cupressos,
> Ulla brevem dominum sequetur.

Ces immuables et vivants témoins des siècles passés ne semblent, dn reste, demeurer parmi nous que pour nous montrer la permanence du plan, ou plntôt dn dessin, qni a présidé à la formation des êtres; pour nous montrer que, partout et toujours, il y a des rapports suivis et des fins prévnes; pour nous montrer, enfin, que, dans le règne végétal comme dans le règne animal, il n'y a rien, comme le disait Montaigne en parlant de l'univers tout entier, *rien qui n'y tienne place opportune, rien d'inutile, non pas l'inutilité même.*

Nous voici, messienrs, un peu loin de M. Richard; je voudrais cependant vous dire encore quelques mots sur ses publications : je vous ai parlé de ses monographies et de ses ouvrages didactiques; mais c'est à peine si j'ai mentionné ses communications académiques, et je ne vous ai rien dit de sa Flore de Cuba ni de celle d'Abyssinie.

M. Richard a été tourmenté, pendant toute sa vie, par un désir sans cesse renaissant, qui ne put jamais être satisfait, et par un vif regret. Ce que M. Richard regrettait par-dessus tout, c'était de n'avoir pu faire quelques-uns de ces grands et lointains voyages qui inaugurent ou couronnent si dignement la vie d'un botaniste.

Que de fois il avait rêvé de marcher sur les traces des Tournefort, des Pallas et des de Humboldt? «Ah! disait-il, Fontenelle avait raison, la botanique n'est pas une science sédentaire et paresseuse qui se puisse acquérir dans le repos et dans l'ombre d'un cabinet; elle veut que l'on coure les montagnes et les forêts, que l'on gravisse les rochers escarpés, et que l'on s'expose aux bords des précipices.» Rien de tout cela n'aurait pu l'effrayer; l'instinct des voyages était d'ailleurs dans sa famille. Son père, nous l'avons vu, s'était enfoncé dans les forêts de la Guyane et du Brésil, l'un de ses frères était allé se perdre dans les mêmes régions, et l'un de ses fils devait aller chercher des germes de mort

dans le nord de l'Afrique. Mais une santé toujours chancelante, toujours précaire, puis des liens et des affections de famille, l'avaient en quelque sorte attaché au rivage. De là, du moins, il encourageait et favorisait, autant qu'il était en lui, et de toutes les manières, ceux qui se jetaient dans ces périlleuses missions. Après les avoir affermis dans leur dessein, il les suivait pour ainsi dire pas à pas dans tous les lieux qu'ils visitaient; il s'identifiait si bien avec eux, qu'il semblait partager leurs périls, leurs fatigues, leurs infortunes, leurs succès et leurs joies. S'il en était besoin, il les aidait de ses conseils et de sa plume; il s'associait à leurs publications, il annonçait leurs découvertes, et toujours de manière à leur en laisser toute la gloire.

C'est ainsi qu'il a rédigé les deux flores étrangères dont je viens de parler, je ne m'arrêterai que sur celle d'Abyssinie. On sait comment les matériaux de ce grand travail lui étaient venus, et quelle a été la fin déplorable de ses deux jeunes amis, Antoine Petit et Quartin Dillon; comment le premier, au moment où il traversait le Nil à la nage, fut dévoré par un de ces monstres qu'adorait l'antique Égypte, et comment le second alla mourir quelques mois après dans la vallée pestilentielle de Mareb. Ces deux infortunés semblaient avoir le pressentiment d'une fin prochaine : d'avance ils avaient légué à leur maître tous les documents qu'ils pourraient recueillir.

M. Richard répondit noblement à cette marque de confiance : il consacra plusieurs années à la rédaction de ce grand travail. Les premières lignes expriment les sentiments qu'il éprouvait et le but qu'il s'était proposé :

« C'est, dit-il, pour accomplir un devoir pénible et en même temps » doux à notre cœur, que nous venons de consacrer plusieurs années à » la rédaction de cet ouvrage. Nous n'avons pas voulu laisser à d'au- » tres le soin de payer à nos deux jeunes et infortunés amis le tribut » de reconnaissance que leur zèle pour la science et la fin déplorable » qui en a été la suite leur ont si bien mérité. »

Puis, et après avoir raconté en termes touchants toutes les circonstances de leur mort, M. Richard ne peut s'empêcher de se laisser aller à une de ces réflexions qui échappent aux âmes les plus soumises :

« Ainsi, dit-il, une mort cruelle et prématurée, loin de leur patrie,

» loin de tous leurs amis, devait être pour ces deux jeunes naturalistes » la récompense d'nne vie consacrée, avec un zèle et un dévouement à » tout épreuve, aux progrès des sciences naturelles! »

Mais autant qn'il a été en lui, M. Richard s'est efforcé d'arracher à l'oubli les noms et les travaux de ces deux martyrs de la science : le monument qu'il lenr a élevé les fera revivre dans la mémoire des hommes. Heureux du moins en cela, ils ont trouvé dans celui qui avait été leur maître et leur ami un pieux et savant historien. La sombre flore d'Abyssinie, toujours fatale à ses amants, avait fait deux nouvelles victimes; mais la muse de l'histoire, toujours équitable, est venue leur donner une page dans les annales de la science.

Arrivé à ce point de ma tâche, messieurs, je crois devoir passer sous silence les écrits moins importants de M. Richard pour ne plus vous entretenir que de sa personne. Vous l'avez tous connu, vous ne trouverez donc pas que je vais trop loin en disant qu'il possédait toutes les qualités de l'âme; mais c'était surtout la bonté qui formait le fond de son caractère et qui lui gagnait tous les cœurs. Bossuet l'a dit quelque part, les cœurs sont à ce prix, et ceux dont la bonté n'est pas le partage, par une juste punition de leur dédaigneuse insensibilité, demeurent éternellement privés du plus grand des biens de la vie humaine, c'est-à-dire des douceurs de la société. M. Richard a donc pu goûter ces douceurs, et avec d'autant plus de charme qu'à cette bonté native il joignait une modestie sans égale.

Vous avec vn, messieurs, que c'était presque toujours un devoir qui lui dictait ses différentes publications, et que dans l'exécution il s'effaçait presque entièrement. Dans le commerce de la vie, c'était la même absence de toute espèce de prétentions, et cela, toutefois, ne l'empêchait pas de montrer une admirable dignité de caractère. Jamais, chez lui, la familiarité ne venait blesser le respect; tendre et affectueux avec ses élèves, simple et digne avec ses égaux, il était avec tous d'une cordialité et d'une urbanité parfaites.

M. Richard appartenait tout à la fois à l'Académie des sciences et à l'Académie de médecine. Ses rapports avec ses collègues étaient pleins de charme et d'agrément; peu soucieux de ce qu'on appelle des succès oratoires, il gardait volontiers le silence dans nos grandes assemblées, se réservant pour des communications du plus haut intérêt ou pour

de consciencieux rapports qu'il défendait à l'occasion avec une exquise politesse, mais aussi avec une grande fermeté.

Sauf quelques petits orages inévitables dans la vie académique, l'existence, d'ailleurs si paisible et si retirée de M. Richard, ne fut troublée par aucune espèce de polémique; et, bien que toujours un peu souffrant, des années assez calmes se sont passées pour lui dans ce modeste et antique manoir attenant au jardin botanique de l'École et à celui du Luxembourg; charmante retraite plongée dans la verdure et qui, avec ses murs épais, ses salles basses voûtées et ses chambres inégales, semblait avoir été bâtie pour l'éternité. Il se plaisait dans cette pittoresque habitation, que le flot envahissant des nouvelles constructions n'avait pas encore atteinte, et où venaient expirer tous les bruits de la grande cité.

Sa vie s'y partageait entre l'étude, la méditation et les devoirs de l'enseignement; mais dans les dernières années, alors que la vie semblait lui échapper, sa résignation seule faisait sa force; cette résignation qui le soutenait ainsi au milieu de douleurs physiques presque continuelles, était vraie, sans faste et sans ostentation, telle enfin qu'il appartenait à une âme essentiellement religieuse.

Bien que né au milieu des orages de la révolution, M. Richard avait trouvé dans le sein de sa famille des enseignements qui l'avaient disposé à recevoir les pieuses impressions de son âge mûr; et ces impressions c'était le spectacle même de la nature qui les lui avait données. Comme Leibnitz, comme Newton, Linné et Cuvier, il trouvait qu'on ne peut s'empêcher de remonter à une cause souverainement bonne et intelligente, quand on voit tous les faits conspirer dans la nature vers un seul et même but, lorsqu'on les voit disposés avec tant d'ordre, d'intelligence et de sagesse pour le besoin et le bien de chaque être.

« Moi aussi, disait-il, j'ai dû me demander, à raison même de mes études, d'où naissent cet ordre merveilleux et cette admirable beauté que nous voyons partout dans l'univers; et d'où vient que la nature ne fait jamais rien inutilement. Chaque science, ajoutait-il, a sa fin morale, et celui-là se tromperait étrangement qui croirait que les travaux du botaniste ne doivent avoir pour but que de développer le mécanisme de la végétation; ce que le botaniste doit avant tout se proposer, c'est de remonter par la science à l'auteur de toutes choses et de montrer que

la nature, dans le règne végétal, n'obéit à des lois constantes et régulières que pour assurer notre bonheur et embellir notre vie. »

Tel était, messieurs, l'ordre de faits que se plaisait à invoquer M. Richard, et qui concordait si bien avec son âme naturellement douce et bienveillante, et avec l'objet innocent de ses études. En vain lui aurait-on objecté que de grands esprits ont rejeté cette philosophie; que Descartes la trouvait inacceptable dans les sciences naturelles; que Bacon la comparait à ces vierges consacrées au Seigneur, belles et touchantes, mais qui ne portent aucun fruit : c'était tout à la fois son cœur et sa raison qui la lui avaient fait adopter, et il s'en félicitait, car il y avait puisé une piété profonde, une tolérance sans égale et une confiance à toute épreuve dans les desseins de la Providence.

La nature n'était donc pas pour lui un abîme sans fond d'où nous sortons et où nous rentrons tous sans savoir pourquoi ni comment, mais bien un lieu d'épreuves où chacun a son rôle et sa destinée à remplir; ce sont ces intimes et consolantes convictions qui, après l'avoir soutenu dans le cours d'une vie précaire et sans cesse menacée, l'avaient dès longtemps préparé à regarder sans trouble toutes les approches de la mort.

C'est à ce moment suprême qu'il s'est révélé tout entier; je ne puis vous dire, messieurs, avec quel calme, avec quelle sérénité il a supporté les longues souffrances de sa dernière maladie, et l'affreux dépérissement dans lequel il était tombé!

Ses jours étaient comptés, il le savait, la science le lui avait dit; il ne chercha pas un seul moment à s'abuser : Je suis prêt, disait-il souvent, avec un triste et doux sourire. Sa famille l'avait conduit à la campagne; on espérait que l'air des champs, qui si souvent lui avait été favorable, lui rendrait quelques forces; mais son état ne fit que s'aggraver, et bientôt on dut le ramener à Paris. Le 5 octobre 1852, il avait cessé d'exister.

C'est ainsi, messieurs, que nous fut ravi, à l'âge de cinquante-huit ans, cet homme si aimable et si bon! Pourquoi faut-il que des maladies sans cesse renaissantes et que d'interminables souffrances aient si souvent troublé sa vie! Il avait par devers lui tout ce qui peut donner le bonheur : le goût du travail, la modération dans les désirs, les joies du foyer, les affections de la famille, une honnête aisance, la simplicité

du cœur et la religion de l'âme. Deux fils lui étaient nés, à peu de distance l'un de l'autre, pour continuer son nom et honorer sa mémoire ; ils avaient trouvé dans la famille ce que j'appellerais volontiers une double noblesse : dans la ligne paternelle, celle que les Richard s'étaient acquise par leurs travaux en histoire naturelle ; et dans la ligne maternelle, celle qui leur venait du célèbre chirurgien Antoine Dubois. De sorte que la botanique et la chirurgie étaient venues se disputer ces deux jeunes gens.

On sait que l'aîné, M. Adolphe Richard, s'est laissé séduire par la chirurgie, et que de beaux succès ont marqué ses débuts dans cette carrière. Peut-être est-il présent à cette séance, peut-être entend-il mes paroles ; je craindrais, si j'en disais davantage, de blesser sa modestie. Mais son jeune frère, mais Gustave Richard ! Il n'est point là lui pour m'entendre louer son père et pour s'entendre louer lui-même.

C'est à peine si le monde l'a connu, et cependant, déjà animé du feu sacré de la science, et aussi de l'amour de la gloire, il avait donné les gages d'une instruction variée, d'un zèle soutenu et d'un courage à toute épreuve.

C'était surtout à la célébrité des botanistes voyageurs qu'il aspirait : déjà il avait parcouru tout le nord de l'Afrique ; un moment il avait pu croire que le Nil allait lui révéler le mystère de ses sources ; mais ceux qui l'ont revu à son retour d'Égypte ne comprenaient que trop que l'aile de la mort l'avait déjà touché. Quelques lueurs d'espoir venaient cependant parfois les surprendre lorsqu'ils l'entendaient parler de nouveaux voyages, et dire quelles recherches il se proposait de faire. Hélas ! se disaient-ils, infortuné jeune homme ! toi aussi, sans doute, digne petit-fils de Claude Richard, tu deviendrais un grand naturaliste si tu pouvais forcer la destinée !

Mais l'histoire naturelle devait perdre coup sur coup les derniers nés des deux familles, qui avaient tant contribué à ses progrès : une année s'était à peine écoulée depuis la mort d'Achille Richard, que son ami, Adrien de Jussieu, sortait aussi de ce monde. Et voilà qu'après un espace de trois ans le jeune Gustave Richard, en sa fleur trop tôt moissonné, tombe à son tour, et ne nous laisse aussi que d'amers et douloureux regrets !

M. A. Richard a publié :

Nouveaux éléments de botanique et de physiologie végétale. Paris, 1819, in-8 de xv-410 p., 8 pl. — Éd. II, Paris, 1822, in-8, xviii-487 p., 8 pl. — Éd. III, Paris, 1825, in-8, xxiv-519 p., 8 pl. — Éd. IV, Paris, 1828, in-8, xxiv-593 p., 8 pl. color. — Éd. V, Paris, 1833, in-8, xxiv-456 p., 256 p. — Éd. VI, Paris, 1838, in-8, xii-756 p., 4 pl. et 163 fig. dans le texte. — Éd. VII, Paris, 1846, in-8, vi-851 p., avec 800 fig. dans le texte.

Formulaire de poche à l'usage des praticiens, ou Recueil des formules les plus usitées dans la pratique médicale, avec l'indication des doses exprimées en poids officinaux et en poids anciens. Paris, 1819, in-18. — Septième édition, 1840, in-18 de xxvii-386 p.

Histoire naturelle et médicale des différentes espèces d'ipécacuanha du commerce. Paris, 1820, in-4 de 72 p. et 2 pl. (Thèse de doctorat en médecine.)

Monographie du genre Hydrocotyle de la famille des Ombellifères. Bruxelles, 1820, in-8 de 86 p. et 16 pl. (*Annales des sciences physiques*, t. IV.)

*Notice sur une monstruosité remarquable des fleurs de l'*Orchis latifolia, L. [lue dans la séance du 9 novembre 1821]. — *Mémoires de la Société d'histoire naturelle de Paris*, 1823, t. I, p. 202 à 209, et pl. III, fig. 2.

Mémoire sur les genres Ophiorhiza et Mitreola [lu dans la séance du 8 novembre 1822]. — *Mémoires de la Société d'histoire naturelle de Paris*, 1823, t. I, p. 61 à 68, et pl. II et III, fig. 1.

Botanique médicale, ou Histoire naturelle et médicale des médicaments, des poisons et des aliments, tirés du règne végétal. Paris, 1823, deux parties en un volume in-8, xiv-817 p. Réimprimé depuis sous le titre d'*Éléments d'histoire naturelle*.

Monographie de la famille des Éléagnées [lue à l'Académie des sciences de l'Institut, le 7 décembre 1823]. — *Mémoires de la Société d'histoire naturelle de Paris*, 1823, t. I, in-4, p. 375-408, et pl. 24-25.

Monographie des Orchidées des îles de France et de Bourbon. (Extrait d'un *Essai d'une flore des îles de France et de Bourbon.* Paris, 1828, in-4 de 83 p. et 11 pl. — *Mémoires de la Société d'histoire naturelle de Paris*, t. IV.)

Mémoire sur la famille des Rubiacées, contenant la description générale de cette famille, et les caractères des genres qui la composent [lu à l'Académie royale des sciences dans la séance du 7 juillet 1829. — *Mémoires de la Société d'histoire naturelle de Paris*, 1834, t. V, p. 81-304, pl. XI-XXV.

Esquisse d'un cours d'histoire naturelle médicale, avril 1831, in-4, xii-42 p. (Thèse de concours pour la chaire d'histoire naturelle médicale à la Faculté de médecine de Paris.)

Éléments d'histoire naturelle médicale, contenant des notions générales sur l'histoire et les propriétés de tous les aliments, médicaments ou poisons, tirés des trois règnes de la nature. Paris, 1831, 2 volumes in-8 : I, xvi-597 p. et 8 pl. col. ; II, 842 p. — Troisième édition, 1838, 3 vol. in-8, dont le Ier contient la *zoologie*, le IIe la *minéralogie*, le IIIe la *botanique médicale*. — Quatrième édition, Paris, 1849, 3 volumes in-8 : I, xx-532 p. et 340 fig. ; II, xv-512 p., fig. 1 à 53 ; III, 592 p., fig. 54 à 100.

Voyage de découvertes de l'Astrolabe, exécuté par ordre du roi pendant les années 1826-1829 sous le commandement de Dumont-d'Urville. — *Botanique*, par A. Lesson et A. Richard. Paris, 1832-1834, 2 volumes in-8, et atlas in-folio. — I, 1832 (*Essai d'une Flore de la Nouvelle-Zélande*, par A. Richard), xvi-376 p. ; II, 1834 (*Sertum Astrolabianum*, par A. Richard), lvi-167 pages ; atlas, 1833, 39 pl. noires et col.

Voyage en Abyssinie, exécuté pendant les années 1839 à 1843, par une commission scientifique, composée de MM. Théodore Lefebvre, A. Petit, Quartin-Dillon et Vignand. — Troisième partie, *Histoire naturelle, botanique*, tomes IV et V (Tentamen floræ Abyssinicæ seu enumeratio plantarum hucusque in plerisque Abyssiniæ provinciis detectarum, et præcipue a beatis doctoribus Richard, Quartin-Dillon et Antonio Petit, annis 1838-1843, lectarum auctore A. Richard. Paris, 1847, 2 vol. in-8 : I, XI-472 p. ; II, 518 p., et atlas de 103 pl. grand in-fol.

Descriptions des plantes nouvelles d'Abyssinie, recueillies dans la province du Tigré, par le docteur Richard, Quartin-Dillon. Décades 1 et 2 (*Annales des sciences naturelles*, 2e série, 1840, t. XIV, p. 257-276, et pl. XIV-XVIII).

Observations sur le genre Quartinia (*Annales des sciences naturelles*, 2e série, 1841, t. XV, p. 179-181).

Monographie des Orchidées, recueillies dans la chaîne des Nil-Gherries (Indes-Orientales), par M. Perrottet. Paris, 1841, 36 p., 12 pl. (*Annales des sciences naturelles*, janvier 1841).

Orchidographie mexicaine, d'après les échantillons, notes et dessins de MM. Galeotti, Linden, Funck, Ghiesbreght (avec H. Galeotti), *Annales des sciences naturelles*, janvier 1845, p. 15-33.

Histoire physique, politique et naturelle de l'île de Cuba, par Ramon de la Sagra. *Botanique, Plantes vasculaires. Essai d'une flore de l'île de Cuba, ou Description et histoire des végétaux qui y sont cultivés en grand*, par A. Richard. Paris. 1845 : I, contenant les Dicotylédones polypétales, in-8 de VIII-663 p., et atlas de 102 planches in-folio.

L'auteur se proposait de publier des additions et rectifications avec le second volume, que la mort ne lui a pas laissé le temps de rédiger.

Précis d'agriculture théorique et pratique (avec A. Payen). Paris, 1851, 2 vol. in-8 ; I, VIII-650 p. ; II, 532 p., et 118 fig. dans le texte.

Nouveaux éléments de botanique et de physiologie végétale. Paris, 1852, in-18, 2 parties, VII-332 p., et 304 p., 232 et 197 fig.

Richard a lu un grand nombre de mémoires, soit à l'Académie des sciences, soit aux Sociétés philomatique et d'histoire naturelle de Paris. Ils ont été imprimés dans le *Bulletin des sciences de Ferussac*, dans les *Annales des sciences naturelles*, et dans les *Mémoires de la Société d'histoire naturelle de Paris*.

On a encore d'A. Richard un grand nombre d'articles insérés dans divers recueils consacrés aux sciences, soit naturelles, soit médicales, tels que le *Nouveau journal de médecine*, 1818-1822 ; le *Dictionnaire des drogues simples et composées* de Chevallier et Guillemin, 1827-1829, 5 vol. ; le *Dictionnaire de médecine* en 21 on en 30 vol. in-8 ; le *Dictionnaire classique d'histoire naturelle* (1822 et années suiv.) ; le *Dictionnaire des termes de médecine* (1823) ; le *Dictionnaire universel d'histoire naturelle* de d'Orbigny.

Comme éditeur, on doit à A. Richard une édition des œuvres complètes de Buffon, mises en ordre et précédées d'une Notice historique. Paris, Baudouin frères, 1825 et années suivantes, 20 volumes in-8, fig., réimprimé depuis par les frères Pourrat et par Furne,

Et la publication de : *Commentatio de Conifereis et Cycadeis* (Stuttgart, 1826), *Commentatio de Musaceis* (Bonn, 1831), ouvrages posthumes de L.-C. Richard, son père.